

LA RECEPTION D'OCTAVE MIRBEAU EN HOLLANDE

Les dates de publication des traductions d'ouvrages de Mirbeau, les postfaces et les critiques littéraires nous renseignent assez précisément sur la réception d'Octave Mirbeau en Hollande.

Nous pouvons distinguer deux périodes : la première englobe les trois premières décennies de ce siècle. Puis, après un grand oubli, Mirbeau sera redécouvert autour de 1968. Cette redécouverte, précédée par le film *Le Journal d'une femme de chambre*, de Buñuel, a duré une dizaine d'années pendant lesquelles ont été publiées plusieurs nouvelles traductions de quelques romans de Mirbeau, qui ont connu un nombre spectaculaire de réimpressions. L'interdiction provisoire du film *Le Jardin des supplices*, de Pascal Lainé, en 1977, qui a provoqué différentes critiques dans les journaux et magazines hollandais, a renforcé l'intérêt pour Mirbeau. Vers 1980 le silence s'établit autour de Mirbeau, un silence qui ne sera rompu qu'en 1991 par un long article de l'écrivain hollandais bien connu, Willem Frederik Hermans (*NRC-Handelsblad* du 26 juillet), à propos de la biographie de Pierre Michel et Jean-François Nivet, *L'Imprécauteur au cœur fidèle*. Une rupture du silence d'ailleurs dans l'intention de réduire Mirbeau au silence à jamais !

En 1900, nous trouvons la première traduction du *Journal d'une femme de chambre*, sous le titre *Het Dagboek van een kamenier*. La traduction, qui est plutôt une adaptation, est de R. Bott. Une nouvelle traduction – sous le titre *Het Dagboek van een kamermeisje* – paraît en 1907. De nouveau "librement" traduit, le livre ne mentionne pas le nom du traducteur. En 1920, l'éditeur Tjeenk Wilink édite en une version annotée *Les Affaires sont les affaires* (coll. Lectures classiques 50 : Comédies modernes, annotées par A. H. E. Verhaegh). Cette pièce connaîtra un vif succès en Hollande et sera jouée sous le titre *Zaken zijn zaken*, sans que le texte soit édité en hollandais. En 1929, *Le Jardin des supplices* a été traduit "d'après le français" par J. Feitsma sous le titre. *O, vrouw !... (Oh ! la femme !..., Laren, Uitg. G. Schoonderbeek)*.

Les réactions des critiques littéraires sont diverses. Le magazine littéraire le plus important de la Hollande, *De Nieuwe Gids*, écrit en 1917, à propos du *Journal d'une femme de chambre* : "*Un musée scatologique, un recueil affreux de maniaques dénaturés, d'exploiteurs, de prostituées, d'hypocrites, de criminels et de malades*" (A. de Ridder, dans *De Nieuwe Gids*, 1917, cité par Martin Ros dans sa préface à *Het Dagboek van een kamermeisje*, Amsterdam, De Arbeidspers, 1966, p. 334 ; sauf avis contraire, la traduction des fragments suivantes est de ma main, D. G.). Et un autre critique littéraire écrit : "*Le Journal d'une femme de chambre n'est presque rien d'autre qu'un défilé de maniaques obscènes, d'exploiteurs, d'avorteuses, d'hypocrites*" (Johannes Tielrooy dans *Groot-Nederland*, 1917, cité par Martin Ros, *ibid.*).

Mais il y a aussi d'autres voix. En 1918, Augusta de Wit, critique littéraire du journal libéral *Nieuwe Rotterdamsche Courant* (1. 12. 1918), compare Mirbeau avec Herman Heijermans, un de nos auteurs les plus engagés de cette époque, et rend hommage à "*la manière*

implacable" dont Mirbeau dénonce les tares de notre société. Et elle ajoute : "*Mais sous l'implacabilité avec laquelle il dit ce qu'il croit être la vérité, quel désir infini de tendresse, quelle pitié de ce pauvre cœur humain !*" Un autre critique littéraire important, Siegfried van Praag, écrit en 1923 dans le *Nieuw Rotterdamsh Letterkundig Weekblad* (10. 2. 1923) que "*Mirbeau a vu avec perspicacité la relation entre le bien et le mal dans le domaine social et [que], comme il était un artiste sensible, il a senti un amour profond pour ceux qui souffrent et une haine violente pour ceux qui oppriment.*" Il termine sa critique ainsi : "*Après la mort de Mirbeau, nous pouvons peu à peu évaluer l'ensemble de son œuvre. [...] Son œuvre magnifique, un monument à deux grandes ailes : d'un côté ses romans, de l'autre son théâtre*" (*ibid.*).

Dans cette première période, nous pouvons donc constater deux tendances parmi les critiques littéraires : ceux qui critiquent Mirbeau à cause de sa "*scatologie*" et de son "*obscénité*", et ceux qui l'admirent pour sa combativité pour la justice sociale, son hostilité virulente aux oppresseurs.

Le film de Luis Buñuel *Le Journal d'une femme de chambre*, de 1964, a été la cause d'un intérêt grandissant pour le livre.

En 1966, paraît une nouvelle traduction par Martin Ros (Amsterdam, De Arbeiderspers). Elle connaîtra un nombre spectaculaire de réimpressions. Le traducteur fait suivre sa traduction par une postface d'une dizaine de pages, portant le titre "*Octave Mirbeau, sa vie et son œuvre*". Il présente Mirbeau comme "*monarchiste conservateur, bonapartiste, socialiste, anarchiste et enfin social-patriote, mais avant tout [...] anti-bourgeois et anticonventionnel*" (p. 323). Il est d'avis que la misogynie de Mirbeau est typiquement "*anarchiste*" : "*Il peint la femme le plus souvent comme une exploitée tenue dans l'ignorance par les forces réactionnaires et le capital. C'est à cause de cela qu'elle devient elle-même une sorte de bastion d'égoïsme, de conservatisme et de sadisme. La femme comme putain, sadique, sorcière rusée, tout cela représente pour Mirbeau la femme dans une société réglementée, gouvernée. Détruisez l'autorité, et la femmze deviendra femme !*" (p. 325).

Ros termine son article en citant le "*Testament politique*", publié par *Le Petit parisien* du 17 février 1917. Le traducteur en conclut que "*l'irréconciliable s'est réconcilié*". Il trouve cette réconciliation excusable puisque "*toute la gauche – inclusivement les guesdistes marxistes – s'est ralliée à l'Union Sacrée.*"

En 1967, Martin Ros et Pieter Beek traduisent *Le Jardin des supplices* (Amsterdam, De Arbeiderspers), qui sera publié avec une postface qui ne diffère pas essentiellement de la postface de la traduction du *Journal d'une femme de chambre*.

En 1974, paraît une traduction, par Martin Ros, des *Vingt et un jours d'un neurasthénique*, sous le titre *Badkuur van een zenuwlijder* (Arbeiderspers, Amsterdam).

En 1977, le critique littéraire Jan Brokken brosse un portrait d'Octave Mirbeau dans le magazine *De Haagse Post* (25. 06. 1977). Cet article paraît à propos de l'interdiction provisoire du film *Le Jardin des supplices* de Pascal Lainé, qui, dans une *interview* dans le même magazine, déclare que "*Mirbeau a toujours suscité de l'angoisse, car il est avant tout anarchiste. Il rencontre toujours de la résistance parce qu'il rappelle aux gens que ce sont surtout les politiciens qui stimulent le meurtre et l'injustice, et cette conviction porte atteinte au sentiment de sécurité des citoyens*" (*ibid.*).

Brokken caractérise Mirbeau come "*une girouette étrange*" : "*Catholique, pacifiste, conservateur, monarchiste, bonapartiste, républicain, socialiste, anarchiste, antisémite, dreyfusard, xénophobe, germanophile, patriote, il a été tout cela. [...] Les contradictions ont*

été si nombreuses que personne n'a jamais risqué d'écrire une biographie exhaustive de Mirbeau. Sa misogynie est d'ailleurs difficile à expliquer."

Dans un long passage, Jan Brokken analyse la situation de Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*. Buñuel, en concordance avec Renoir, met, dans son interprétation, l'accent sur l'exploitation financière, morale et physique de Célestine. Brokken au contraire trouve qu'il est beaucoup plus important que Mirbeau dénonce l'influence corruptrice de la bourgeoisie sur ses servants. Célestine se sent au-dessus de ses semblables, parce qu'elle sert les riches, porte de beaux vêtements. Dès qu'elle en a la chance, elle se marie avec Joseph, bien que celui-ci soit complètement corrompu et qu'on puisse le considérer comme un fasciste avant la lettre. Et Brokken conclut : *"Son regard pessimiste sur Célestine a été confirmé par l'histoire. Puisque ce n'était pas seulement la bourgeoisie riche qui supportait Hitler, puisque ce ne sont pas seulement les détenteurs du pouvoir réactionnaire qui ont rendu De Telegraaf puissant" (ibid.).*

Brokken termine son article en applaudissant le renouveau de l'intérêt pour Mirbeau : *"Les romans de Mirbeau [...] seront actuels tant que la terre sera exclusivement peuplée de fripons, d'hypocrites, [...] de sadiques, d'exploiteurs, d'esclaves, de maniaques et d'égoïstes. Éternellement donc" (ibid.).*

Cette opinion est partagée par les autres critiques littéraires. Ils soulignent que Mirbeau trouve les opprimés aussi coupables que les oppresseurs, que sa misogynie est un phénomène difficile à expliquer, qu'il change facilement d'opinion politique : *"Une 'girouette', qui renie sa conviction anarchiste pour défendre l'Union Sacrée."*

Il faudra attendre jusqu'à 1991 avant qu'un journal n'attire de nouveau l'attention sur Octave Mirbeau. C'est l'article déjà mentionné d'Hermans, paru dans le *NRC-Handelsblad* du 26 juillet 1991. À l'exception de *La 628-E 8* – surtout le passage sur le séjour de Mirbeau en Hollande – il trouve l'œuvre de Mirbeau trop démodée pour *"les Hollandais modernes"*. Il rejette particulièrement les *"idées nobles"* de Mirbeau, *"que nous avons entendues si souvent ces cent dernières années, le plus souvent prononcées par les bouches les plus abjectes de trompeurs politiques."*

Il signale en passant que Mirbeau est resté fidèle à la pensée anarchiste jusqu'au dernier moment de sa vie. Il est par conséquent surprenant qu'il mette *"la thématique noble et sublime"* d'Octave Mirbeau sur le même plan que celui du socialisme autoritaire : *"La thématique [...] trop remâchée pour séduire le peuple, et trop peu étonnante. [...] Ici et là le prolétariat est soi-disant venu au pouvoir, mais le prolétaire est resté aussi impuissant qu'auparavant."*

Il faut donc conclure que la réception d'Octave Mirbeau en Hollande est restreinte. Elle est basée uniquement sur plusieurs traductions du *Journal d'une femme de chambre* et du *Jardin des supplices*, sur une seule traduction des *Vingt et un jours d'un neurasthénique* et sur une traduction partielle (de l'anglais !) de *La 628-E 8*.

Mais il y a de nouvelles initiatives : en 1996 la maison d'édition Iris (Amsterdam) publiera les *Mémoires de mon ami* dans la traduction de Dick Gevers et Bart Schellekens.

Espérons que cette initiative mènera à d'autres traductions et à la reconnaissance générale du génie d'Octave Mirbeau.

Dick GEVERS